

Féliciano raconta en rougissant sa visite à Albéroni. Il n'omit pas le moindre détail.

—Est-il possible ! s'écria dona Inès tout à la fois indignée et joyeuse. Il a osé vous traiter ainsi ! Ah ! pour un ministre de Dieu, voilà qui est peu charitable. Mais, dites-moi, le brouillon de votre lettre, vous l'avez sans doute conservé ?

—Le voici, dit le bachelier en le tirant de sa poche.

—Donnez.

Dona Inès n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus qu'elle s'écria.

—Ce n'était donc pas sans raison que je le soupçonnais ! Mes remarques ne m'ont pas trompée ! Oui, c'est bien là son écriture : je la reconnais parfaitement. Ah ! monsieur le cardinal, ajouta-t-elle en se parlant bas à elle-même, vous osez aimer votre reine et le lui déclarer ! Vous appuyez de tout votre crédit mon mariage avec un homme que je déteste et que vous aimez, vous, ou que vous redoutez, ce qui est la même chose. Vous repoussez les sollicitations d'un pauvre jeune homme, sans vous rappeler que vous avez été pauvre aussi, et vous lui laissez de si terribles armes entre les mains ! Quelle accumulation d'imprudences ! Il y aurait là de quoi perdre vingt favoris plus puissants !

Et s'adressant directement à Féliciano :

Gardez ce papier, lui-elle ; gardez-le précieusement, et ne vous en dessaisissez devant aucune menace.

—Je ne comprends pas l'importance qu'il peut avoir.

—Vous ne savez donc pas qui en a tracé le contenu ?

—Comment le saurais-je ?

—Eh bien ! vous le saurez quand il en sera temps.

Féliciano était vivement intrigué. Il eût bien désiré qu'on lui donnât l'explication de l'énigme dont il se trouvait, sans s'en douter, le héros ; mais, n'osant questionner Inès, il prit le parti de la laisser agir à son gré. La jeune fille lui ayant demandé s'il se sentait la résolution d'exécuter ponctuellement ce qu'elle lui dirait de faire :

—Je le promets, répondit-il.

—Quoi qu'il arrive, vous m'obéirez ?

—Je vous obéirai.

—Rappelez-vous qu'il y va de votre fortune, de votre existence, de tout votre avenir.

—Quoi ! même de la rupture de votre mariage avec le marquis !

—Même de la rupture de mon mariage avec le marquis. Et peut-être, ajouta-t-elle à mi-voix, de mon mariage... avec un autre.

—Mon Dieu ! s'écria le pauvre bachelier hors de lui, ne me trompez-vous pas ?

Don Féliciano, dit-elle en appuyant avec intention sur la particule, *don* Féliciano, un beau chemin est ouvert devant vous ; il ne s'agit que d'y marcher d'un pas ferme. Je vous servirai de conseiller.

—Vous ! *senorita* ?

—Moi.

Puis, lui faisant signe que l'heure s'avancait, elle ajouta en le congédiant avec un sourire affectueux :

—Adieu, Féliciano, à bientôt sans doute. Soyez prudent, soyez discret, soyez résolu. Tout ira bien, je vous en donne l'assurance.

V.

LE COMLOT.

Pour bien comprendre la suite de ce récit, il est indispensable de jeter un coup d'œil en arrière. La première pensée de Mme. des Ursins, en arrivant à Saint-Jean-de-Luz, où seulement elle recouvra sa liberté, à la suite de l'enlèvement étrange qu'un mot mal compris de la jeune reine Elisabeth avait fait exécuter à l'instant même par des courtisans trop empressés, sa première pensée, disons-nous, fut qu'elle était victime d'une machination et qu'un ennemi puissant l'avait odieusement desservie auprès de sa jeune souveraine. On ne chasse pas une personne de sa qualité, de son mérite ; on ne l'oblige pas à faire cent lieues en costume d'apparat, la tête, les épaules, les bras nus, au cœur de l'hiver ; on ne lui fait pas, dans ce galant équipage, courir la poste jour et nuit, en ne lui laissant ni le temps de se remettre ni le temps même de se couvrir du moindre vêtement et cela par un froid rigoureux, sans avoir contre elle de puissants griefs. Or, ces griefs, quels étaient-ils ? La reine lui faisait-elle un crime de s'être présentée devant elle en grande toilette de cérémonie ? Ou bien lui en voulait-elle de la hardiesse avec laquelle, en sa qualité